

Labelle de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BE PUBLISHING CO. LIMITED

323 rue de Chartres, New Orleans, La. et Bienville.

Accepted at the Post Office at New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 9 septembre 1911.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne, Fahrenheit Centigrade

SOMMAIRE. 2me PAGE. Feuilleton. 3me PAGE. Feuilleton. L'actualité. Feuilleton. Mon premier uniforme. 5me PAGE. Faits Divers. 6me PAGE. L'Election de Jules Sandeau à l'Académie Française. Lettres inédites. Le Beau Duel. L'Omnibus. Un invité. L'Été au Vatican. 8me PAGE. Poésie. Mondanités. Chiffons. Les Roses de Joséphine. Le Journal d'un Comédien. Frédéric Febvre. Cuisine.

Le Problème marocain.

La situation prend un mauvais aspect.

Depuis des semaines qu'ont été entamées à Berlin les conversations entre M. Cambon, l'ambassadeur de France, et M. de Kiderlen-Waechter, le ministre allemand des Affaires étrangères, pour trouver un problème marocain une solution acceptable à tous, on est en droit de croire qu'il n'a pas été fait grand chose dans la voie diplomatique; que les deux diplomates ne se sont guère éloignés de leur point de départ, car si hier les nouvelles permettaient d'espérer un accord prochain, il ne restait plus, disaient-elles, que d'attendre les détails à régler; aujourd'hui elles sont de nature bien autre, elles ont une légère teinte de pessimisme.

Sur la question qui occupe depuis déjà trop longtemps l'attention mondiale, les journaux allemands n'ont jamais cessé de discuter; ils ont même guerroyé contre la France, alors que, de leur côté, les journaux français s'abstenaient de tout commentaire qui pût exciter les passions et par cela entraver les négociations se poursuivant dans la chancellerie berlinoise.

L'envoi d'un navire de guerre à Agadir a été la négation de ce traité d'Algésiras signé cependant pour l'Allemagne par M. de Schoen. Si la France consent à faire à l'Allemagne quelques concessions territoriales au Congo, ce n'est pas qu'elle s'y croie obligée, non, assurément, car elle ne doit rien à l'Allemagne, et il est absolument faux que les intérêts allemands soient en souffrance ou menacés à Agadir.

hante, deux grandes nations traitant d'égal à égal dans un pareil souci de la paix du monde et de leur dignité, n'arrivaient pas à une entente équitable où l'une et l'autre trouveraient une parfaite sauvegarde. On ne saurait se montrer plus conciliant; mais il est des bornes à la bonté, à la longanimité. Quand on a fait pleinement son devoir, quand on est fort de son droit, viennent les pires dangers, les calamités même, on y fait face avec sérénité, avec sang-froid et on en accepte les conséquences, avec l'assurance de sortir entier de l'épreuve, c'est à dire avec sa dignité et son honneur.

Une dépêche reçue la nuit dernière paraît assez grave. Les membres du Cabinet français ont en hier une consultation et ont décidé de garder dans les cadres de l'armée les hommes dont le service de deux ans expire les 24 25 et 26 de ce mois.

Mon Premier Uniforme.

Tout républicain que je fusse, je n'allais pas jusqu'à reprocher à l'empereur Napoléon d'avoir relevé le drapeau de Guillaume. J'étais même plutôt irrité contre mes frères allemands, qui allaient, sans contredit, s'attirer une sévère correction de la part de mes frères français; car de cela, du moins, je ne doutais pas.

Quant aux autres considérations sur les résultats possibles de cette guerre, sur sa durée, sur l'accroissement ou la diminution de prestige et de prospérité qui pouvait en résulter pour les vainqueurs et pour les vaincus, je n'y arrêtais pas un instant mon esprit. Il fallait que quelqu'un m'en parlât pour m'y faire penser. Aus-à la fatale journée du 20 juillet 1870, qui venait de décider, pour plus d'un quart de siècle, des destinées de la nation française, m'avait-elle laissé à peu près indifférent. Je n'avais pas été beaucoup plus ému par les discussions et par les manifestations patriotiques du lendemain. J'étais plutôt ennuyé de tout le tumulte, alors joyeux, que la déclaration de guerre avait déchaîné dans Paris.

Il faisait, ce jour-là, un temps splendide; le bruit des voix d'en bas et l'éclat du soleil d'un haut étaient de bien mauvais conseillers de travail et de recueillement littéraires. Je pris le parti de fermer mes livres, de laisser la foule se démener et s'ébattre dans les rues poudreuses et d'aller chercher, au fond des bois de Verrières, le rideau vert, le lit de mousse, dont parle Alfred de Musset dans son ravissant "Conte de Simone".

Sur le plus vert coteau de ma forêt (l'ébriété), dans l'oubli de tout, sans autre préoccupation que de fuir toute rencontre, sans autre regret que de voir, dans la clartière, nos ombres grandissantes marquer l'heure du retour.

Je me souvrais, pourtant, qu'aux environs de la Croix-de-Berny, un vieux paysan, qui avait son fils sous les drapeaux, eut l'indiscrétion de troubler notre tête-à-tête pour me demander, avec anxiété, quand les troupes partiraient. J'eus l'imprudence de lui répondre: — Est-ce que je sais!

Le regard de mépris que me lança cet homme entra dans mes yeux comme un éclair. Une rougeur subite brûla mes joues. Bien plus vivement que ne l'avient fait, deux jours auparavant, les justes et éloquentes objurgations de M. Duruy, le reproche silencieux de ce père de soldat dissipa ma torpeur et commença le réveil de ma conscience de Français.

dépit de moi-même, mais non pas, cette fois, à mon insu, un grand pas était fait sur mon chemin de Damas. Le soir, en rentrant au gîte, et comme nous commençons à gravir les trois étages en haut desquels se trouvait mon appartement de garçon, le concierge, un ancien chasseur d'Afrique, courut après moi et me remit, non sans une certaine solennité, une grande enveloppe blanche, de forme et d'écriture officielles. C'était un brevet de sous-lieutenant au 16e bataillon de la garde mobile de la Seine. Cette nomination, sollicitée pour moi, ne me causa ni plaisir ni ennui. Elle ne laissait pas, en effet, que d'inquiéter ma très aimante et très saine compagne. J'eus toutes les peines du monde à ramener le sourire sur les lèvres roses et à détourner ses grands yeux de l'imaginaire vision d'un départ soudain pour la frontière. Autant qu'elle, j'aurais souffert alors de notre séparation, quel qu'en fût le motif; mais, en toute sincérité, ma mise en route, même à long délai, me paraissait d'une invraisemblance chimérique.

D'abord, comment aurais-je pris au sérieux un grade qui m'avait été octroyé dans les vingt-quatre heures? Ensuite, pourquoi aurais-je envoyé se battre cette nouvelle garde nationale encore inexistante, quand nous avions une armée de métier, dont le métier était, précisément, de nous assurer la victoire?

Certes, non! la mobile n'entrerait pas en campagne; tout au plus servirait-elle à faire la haie sur les grands boulevards, au retour des troupes. Tout à fait calmée par mes affirmations semi-sincères, semi-ironiques, la blonde Simone eut bientôt repris toute sa gaieté. Elle n'en resta pas moins, le lendemain, de me faire oublier l'heure de la convocation, que me fixait ma lettre de service. Je ne parvenais pas à lui faire comprendre que le peu d'importance que j'attachais à ma nomination d'officier ne me dispensait pas d'obéir à un avis, qui était un ordre. Un ordre! Ce mot seul fit éclater de rire ma mignonne camarade, qui me railla sans pitié de mon obéissance passive, et si parfaitement contraire aux libres allures de ma vie coutumière.

Avec un empressement dans lequel entraînait, peut-être, un peu de vanité, je m'occupai sur l'heure de mon équipement. A mon insu, je commençais à mériter l'éloge doublé de blâme que devait, un jour, me décerner le vénérable Henri Martin. Il était alors le président de la Ligue des Patriotes, dont j'étais le délégué général. A propos de je ne sais plus quelle violence de langage, sinon de fait, que me reprochait le Comité, le vieil historien disait, pour m'excuser:

— Que voulez-vous! Il a toutes les qualités et tous les défauts des Français. Je ne serais pas étonné que le goût de l'uniforme fit partie de ces qualités ou de ces défauts. Toujours est-il qu'une fois en possession de mes trousseaux d'or, de mes plumes de coq et de mon grand sabre, je résolus d'aller, dès le lendemain, m'instruire du maniement d'armes. Afin de me mettre en état de l'apprendre aux autres.

Mon éducation militaire fut confiée à un vieux caporal de grenadiers de la garde, très médiocre, qui me mit en main mon premier fusil de guerre. Deux heures le matin et deux heures le soir, je manœuvrais chaque jour sous ses ordres, dans la cour de la caserne du Louvre.

Lorsque le vieux bricard m'avait vu venir en tenue de sous-lieutenant de mobiles, déposer mon sabre baïonnette à mon côté, il n'avait pu retenir cette apostrophe, d'une franchise toute soldatesque: — Comment! vous êtes officier, et vous n'avez jamais manié le flegme? Ah! on avance vite, dans votre arme. M'est avis que, si les vieux de la vieille ne se mettent pas en travers de la route, ce ne seront pas vos bataillons de blanc-bêtu qui feront le poil aux Prussiens. Non! mais je voudrais voir manœuvrer ça sous le feu. Il est vrai qu'on ne vous y enverra pas.

Je répondis, non sans un d'impatience et de colère: — Si on nous envoie au feu, il peut se faire que nous manœuvrions mal, mais nous tiendrons bon. — Possible, après tout! grommela-t-il en retroussant sa grosse moustache. Alors, pour lors, rectifiez-moi un peu la position. Ce dédaigneux jugement du vieux trouper me revint plus d'une fois à l'esprit, pendant les six longs mois de cette guerre désastreuse; mais ce fut, presque toujours, pour constater, pour beaucoup d'autres que pour moi, l'exacte vérité de ma confiante riposte. Tous ceux d'entre les jeunes Français qui, sans se laisser détourner de servir la France par les prédictions internationalistes des journaux et des clubs, se sont volontairement enrôlés sous les drapeaux, tous ceux, même, qui se sont contentés de répondre sans maugréer à l'appel du pays, tous ceux-là n'ont pas eu besoin d'un grand apprentissage pour faire, assez bravement et, comme

on dit, assez proprement, le coup de sabre. C'est la caractéristique de notre vieille race gauloise, aussi souple d'esprit que de corps, de pouvoir se prêter, du jour au lendemain, aux transformations d'états, voire de métiers les plus opposés. Quand la volonté y est, elle a des aptitudes et des promptitudes d'adaptation à nulle autre pareilles. Seulement, en 1870, la volonté de beaucoup de Français n'y était pas.



M. ARIEL, Né à Bordeaux, lauréat du conservatoire de Paris, M. ARIEL a chanté sur les principales scènes de France avec un très grand succès.

Né à Bordeaux, lauréat du conservatoire de Paris, M. ARIEL a chanté sur les principales scènes de France avec un très grand succès. Il a fait plusieurs saisons à Paris, au théâtre lyrique de la Gaité et au Grand Opéra, qu'il quitte pour venir à la Nouvelle-Orléans.

M. ARIEL a une voix d'un timbre des plus agréables et d'une grande étendue, ce qui lui permet de chanter, en même temps que l'opérette, l'opéra comique. De plus, c'est un comédien de tout premier ordre.

Le joli théâtre de la rue St-Charles, après avoir subi d'importantes réparations dans le courant de l'été, rouvrira ses portes demain après-midi et inaugurera sa 30e année de vaudeville moderne avec un programme aussi varié qu'intéressant. La direction tient à maintenir la haute réputation à laquelle est arrivé ce théâtre dans le genre dit vaudeville et n'a épargné aucun sacrifice pour s'entourer d'artistes de premier ordre.

Les sœurs Amoros, surnommées "Those French Girls", feront une démonstration de culture physique suivie de chants et de danses.

Une autre comédie "The Little Manicure" sera jouée par Novin et Gordon.

De Witt Young, Johnny Johnston, Van et Schenck complètent ce programme qui comme on le voit est très complet. Ajoutons, ce qui n'est pas l'un des moindres attraits de l'Orpheum, que l'orchestre est placé sous l'émminente direction du professeur E. Tosso, que les habitués de ce théâtre seront heureux de revoir à sa place accoutumée.

ORPHEUM.

Pour la seconde semaine de la saison qui commence ce soir, le Crescent offre à ses habitués le beau drame "Beverly" tiré du célèbre roman de M. George Barr McCutcheon.

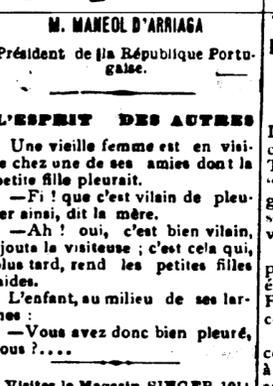
Cette pièce a été jouée l'année dernière pour la première fois à la Nouvelle-Orléans, avec un grand succès, succès qui sans doute se renouvellera cette saison car elle sera interprétée par une troupe de tout premier ordre. Le rôle principal, celui de Beverly Calhoun, sera tenu par Mlle Irene Warfield, une jeune actrice qui dans le courant de ces dernières années a acquis une excellente réputation dans la troupe du célèbre impresario Nat Goodwin.

Les autres rôles seront tenus par Mmes Hazel Harroon, Lilla Allen Devere, Florence Radloff, Frances Wood, Charlotte Wilkins, MM. Boyd Turner, William Shony, Charles Lynch, J. J. Powers et William Hammond. Matinées, mardi, jeudi et samedi. La semaine prochaine, "The Girl from Rectors".

Emule du Chevalier d'Eon

L'aventure d'une dame américaine qui, pour gagner son pain, a dirigé pendant trois ans, sous un nom d'emprunt et sous le costume masculin, une importante entreprise commerciale sans que son identité ait pu être découverte, a eu de nombreux précédents. L'un des plus curieux peut-être est celui de miss Barry, cette Anglaise dont le sexe n'a été révélé qu'après sa mort et qui servait, pendant plus de trente ans dans l'armée anglaise comme médecin. Et ce qui rend son cas encore plus étrange, c'est qu'elle arriva au plus haut grade de la hiérarchie et fut traitée comme inspecteur général des hôpitaux, sans jamais avoir été docteur en médecine.

Le docteur James Barry — puis que c'est sous ce nom qu'elle fit toute sa carrière, et qui prodigieusement et incompréhensiblement rapide — participa à la guerre de Crimée, suivit les divers régiments auxquels il fut attaché dans toutes les parties du monde, eut un duel dans lequel il fut blessé, et c'est seulement après sa mort, à soixante et onze ans, que l'on découvrit que cet aventurier extraordinaire était une aventurière.



M. MANEOL D'ARRIAGA, Président de la République Portugaise.

Une vieille femme est en visite chez une de ses amies dont la petite fille pleurait. — Fi! que c'est vilain de pleurer ainsi, dit la mère. — Ah! oui, c'est bien vilain, ajouta la visiteuse; c'est cela qui, plus tard, rend les petites filles laides.

L'enfant, au milieu de ses larmes: — Vous avez donc bien pleuré, vous? ...

Visitez le Magasin SINGER 1011 rue du Canal. Voyez la Nouvelle Repriseuse de Bea. Dernière invention sauvant du travail aux femmes. Reprise plus vite, plus fortement et plus uniformément qu'on ne peut retenir à la main. Peut s'adapter à n'importe quelle Machine à coudre.

La situation en Allemagne. Les rumeurs d'un conflit imminent provoquent une panique.

Berlin, 9 sept.—Les cercles financiers allemands conservent un souvenir durable de la journée du 9 septembre, la plus critique qu'ils aient eue à passer depuis le commencement de la crise marocaine, et qui peut être comparée aux plus mauvaises heures de la panique de 1907. Quoique rien dans les négociations ne puisse justifier cet état d'esprit, il est néanmoins évident qu'un sentiment de panique commence à se propager dans toute l'Allemagne.

Les bureaux des grands quotidiens sont pris d'assaut par la foule qui veut être mise au courant des dernières nouvelles et tient à savoir s'il est vrai que la mobilisation de l'armée allemande a déjà été ordonnée. A la Bourse les ordres de vente ont plu toute la journée sur les courtiers débordés, et dans les grandes cités industrielles, telles que Cologne, Essen, Aix-la-Chapelle, Stettin, etc., les caisses d'épargne ont vu défer toute la journée à leurs guichets des milliers d'ouvriers anxieux de retirer leurs économies.

Dans les provinces la situation paraît encore plus grave qu'à Berlin. Les petits rentiers redoutant la guerre sont déterminés à réaliser leurs capitaux à tout prix, en dépit des conseils qui leur sont donnés par les banquiers qui font tout en leur pouvoir pour enrayer ce mouvement. La baisse des valeurs américaines, le mauvais état des récoltes en général dû à la sécheresse prolongée, la perspective du renchérissement des denrées alimentaires — sont toutes des conditions tendant à accentuer encore ce sentiment de panique et n'ont pas peu contribué avec la question marocaine à causer une baisse excessivement prononcée des valeurs en bourse.

La situation est devenue si sérieuse que le "Lokal Anzeiger" dans un article évidemment inspiré, tance vertement les financiers en leur faisant remarquer qu'il est absolument déraisonnable de perdre la tête à la moindre rumeur sensationnelle lorsque, tel est le cas actuellement, la fausseté de ces rumeurs ressort à l'évidence. Ce journal fait remarquer qu'une entente est à peu près conclue entre la France et l'Allemagne pour le règlement de la question du Maroc, mais qu'il faut laisser aux négociateurs le temps d'en discuter les détails.

Si l'agitation publique augmente le gouvernement se verra probablement obligé de publier une déclaration officielle sur la marche des négociations, mesure que jusqu'ici on n'avait pas jugé devoir prendre pour ne pas entraver la tâche des négociateurs.

Le mariage du colonel John Jacob Astor et de Mlle Madeline T. Force, a été célébré ce matin à "Beechwood" la villa de campagne du colonel, par le Rév. Joseph Lambert, du Temple Elmwood, de Providence. La mariée était accompagnée par son père. Les autres témoins, étaient Mlle Katherine Emmores Force et Vincent Astor, fils du colonel.

La villa était splendidement décorée ainsi que le yacht "Noma", à bord duquel le colonel et sa fiancée sont arrivés ce matin de New York.

Immédiatement après la cérémonie M. et Mme Astor se sont embarqués sur leur yacht pour un long voyage de noces. Le lieu de destination du bâtiment n'a pas été divulgué.

EN FRANCE. La Classe de 1909 sera maintenue sous les drapeaux.

Paris, 9 sept.—Le cabinet français réuni aujourd'hui en séance extraordinaire, a décidé, en raison de la tension qui existe dans les relations avec l'Allemagne, de maintenir sous les drapeaux les hommes de la classe de 1909, qui devaient être libérés à partir du 24 au 26 septembre. Cette mesure cependant ne deviendra définitive que si l'Allemagne ne libère pas ses soldats de la classe correspondante, dont le terme de service doit expirer le 24 septembre.

Le mouvement de concentration des troupes françaises vers la frontière du nord-est s'accroît depuis quelques jours, mais dans les cercles militaires on fait remarquer que ce n'est là qu'une précaution ordinaire et qu'il serait erroné d'en conclure à une aggravation de la situation. Ce mouvement du reste est justifié par les précautions que prend l'Allemagne pour le renforcement de ses garnisons du Rhin.

Nouvelles manifestations en France.

Paris, 9 septembre.—En raison des nouvelles manifestations qui ont éclaté aujourd'hui dans diverses villes du nord et du nord-est pour protester contre le renchérissement de la vie, le gouvernement a décidé l'envoi de six détachements de la 5e division de Paris.

Le plus fort contingent envoyé à Valenciennes, de 300 hommes du Nord, où des troubles graves, fomentés croit-on par des agitateurs révolutionnaires, ont éclaté ce matin.

Les ménages ont défilé dans les rues en protestant contre le renchérissement des denrées alimentaires, ce dont ont profité quelques individus appartenant à la lie de la population, pour piller des boutiques. C'est dans les villes de Brest, Valenciennes et Roubaix que les désordres les plus importants ont été signalés.

La police et les troupes sont intervenues mais ont été accueillies à coups de pierres et à coups de bouteilles. Plusieurs charges ont dû être opérées pour rétablir l'ordre. Un certain nombre de manifestants ont été blessés.

Brest, France, 9 sept.—Un sérieux conflit a éclaté ici aujourd'hui entre la foule qui manifestait contre le renchérissement de la vie, et les troupes de la garnison de Brest. Quarante personnes ont été blessées, quelques unes sérieusement.

Collisions de navires. Cuxhaven, Allemagne, 9 septembre.—Le vapeur "Kaiserin Augusta Victoria", de la ligne Hambourg-Amérique, qui avait quitté New York le 31 août, a fait collision ce matin dans la rade de Cuxhaven avec un autre navire allemand, le vapeur "Hudiksvall".

Les deux navires ont subi des avaries d'une certaine importance et ont dû regagner en toute hâte leur port d'attache. Reports espagnols au Maroc. Madrid, Espagne, 9 septembre.—Le ministre de la guerre a signé aujourd'hui l'ordre de départ de 5000 soldats d'infanterie et d'artillerie qui seront expédiés au Maroc pour y renforcer la garnison de Mellilla. Cette mesure est basée sur les attaques constantes auxquelles sont en butte les soldats espagnols dans la région du Rif.

AU PUBLIC

Les acheteurs de la ville et de la campagne ayant besoin d'un des articles dont se compose notre stock, feront bien de venir examiner notre assortiment avant de s'adresser ailleurs. Celui-ci comprend des GLACES FRANÇAISES et ALLEMANDES, avec cadres dorés ou cadres en noyer ou ébène, de toutes grandeurs et de tous les genres; de GRAVURES, cadres pour tableaux et portraits; de STORES, corniches, embrasses, albums, étagères, ornements de fantaisie, statues en bisque et bronze, vases, bibelots, accessoires, etc., etc. Nous appelons particulièrement l'attention du public sur la grande variété des articles que nous avons en magasin et sur notre importation de GLACES FRANÇAISES pour cheminées et sur notre panoplie. Nous sommes les seuls possédant un véritable entrepôt de glaces à la Nouvelle-Orléans. Notre établissement est le plus vaste qui existe dans le Sud et est l'égal de n'importe quel autre aux Etats-Unis. Nous pouvons donc vendre à meilleur marché qu'aucune autre maison de la ville faisant le même genre d'affaires et prétendant s'y connaître. Il n'en existe pas d'ailleurs qui en fasse une spécialité comme nous. Nous espérons que les acheteurs feront leur profit de ce que nous venons d'exposer.

OSCAR UTER, Nos 333 et 335 RUE ROYALE.



LES SOEURS AMOROS. A L'ORPHEUM.